

Karl Marx. Ideologie und Politik [Peter Stadler]

Autor(en): **Vuilleumier, Marc**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **23 (1973)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PETER STADLER, *Karl Marx. Ideologie und Politik*. Zweite, durchges. Aufl. Göttingen, Frankfurt, Zürich, Musterschmidt, 1971. 146 S. (Persönlichkeit und Geschichte, 40/41.)

Ecrire en moins de cent-cinquante pages un ouvrage général sur Marx n'est certes pas facile, surtout si l'on se propose d'y étudier à la fois l'homme, sa vie, la formation de ses idées, son action politique. Que cela oblige à certains choix, à un certain schématisme, on le comprendra facilement et on le pardonnerait volontiers à l'auteur, si celui-ci avait fait l'effort nécessaire pour réellement comprendre son sujet.

Or, dans ce petit livre, qui en est déjà à sa seconde édition, P. Stadler nous offre un travail consciencieux, presque scolaire, qui suit chronologiquement la vie de Marx et le développement de ses idées, mais dont la caractéristique essentielle est une monumentale incompréhension du marxisme. De ce fait, l'ouvrage, bien documenté, qui pourrait rendre service à qui désirerait rapidement acquérir quelque information sur l'auteur du *Capital* et ses théories, perd une grande partie de sa valeur.

Que l'auteur soit profondément hostile à Marx et au marxisme et qu'il éprouve le besoin de réfuter au passage les idées qu'il abhorre est parfaitement légitime; encore faudrait-il, auparavant, les avoir correctement exposées et avoir fait l'effort intellectuel pour pénétrer à l'intérieur de la pensée que l'on analyse. Or, il faut bien le constater à la lecture des réflexions parfois naïves de l'auteur, malgré ses consciencieux résumés bourrés de citations, celui-ci est demeuré totalement extérieur aux théories marxistes; souvent il donne même l'impression de n'avoir pas compris ce qu'il avait exposé dans les pages ou les lignes précédentes. Comment expliquer autrement ces quelques jugements, que nous avons choisis un peu au hasard, à titre d'exemples? Marx est accusé d'être unilatéral dans son diagnostic de la «misère allemande» parce qu'il n'a tenu aucun compte de Mörke, Grillparzer, Schumann et autres illustrations de l'Allemagne d'alors (p. 38-39). Or, si l'on suit le raisonnement même de Marx, il faut reconnaître que l'existence de grands artistes n'était nullement incompatible avec ce qu'il appelait la «misère allemande», celle-ci se bornant à leur imposer certaines limites; et c'est justement en se plaçant dans cette ligne de pensée qu'un G. Lukacs a fait de Mörke une illustration de cette «misère»...

Après avoir sommairement exposé la théorie matérialiste de l'histoire telle qu'elle se dégage de l'*Idéologie allemande*, P. Stadler affirme qu'appliquée à la seconde guerre mondiale, elle amènerait celui qui voudrait lui être fidèle à expliquer la lutte des partisans soviétiques ou yougoslaves par la pénurie de certains produits (p. 52)! C'est oublier que Marx et Engels, de leur vivant, ont protesté à plus d'une reprise contre ce type d'interprétation.

Contester l'idée marxiste selon laquelle la révolution prolétarienne abolirait à jamais toute domination de classe est certes licite (p. 54, 70...), à condition toutefois d'exposer auparavant le raisonnement sur lequel se

fondait cette affirmation et de ne pas verser dans le même sac d'une idéologie révolutionnaire Marx, Robespierre, Cromwell...

Pour expliquer les conflits de Marx avec d'autres socialistes, l'auteur a tendance à substituer des explications de type personnel (jalousie) aux motivations politiques; c'est ainsi que l'opposition avec Gottschalk, en 1848, les conflits avec Liebknecht, pourtant bien connus des historiens, perdent, pour le lecteur, tout substrat politique (p. 77-78, 115).

Certaines de ces critiques, parfaitement anachroniques, sont empruntées à l'arsenal de la polémique anticommuniste du vingtième siècle; ainsi, après avoir résumé le récit par Annenkov de la fameuse entrevue Marx-Weitling, Stadler parle de «procès», se demande ce que serait devenu le pauvre tailleur si les communistes marxistes avaient été au pouvoir et évoque le «fanatique exclusivisme» de Lénine (p. 61). Il en va de même des affirmations qui tendent à prouver que Marx ne faisait guère cas de la démocratie; sur ce point, sa pensée est totalement déformée ou passée sous silence (cf., p. 69, l'évident contre-sens à propos de l'article d'Engels sur la guerre du Sonderbund).

Cette incompréhension fondamentale s'étend des idées à l'existence quotidienne de Marx quand l'auteur prétend que, s'il a connu la misère à Londres, c'est que, trop fier pour gagner sa vie comme professeur de langue ou, à l'instar de Freiligrath, comme banquier, il voulut disposer de son temps et vivre d'une façon complètement bourgeoise (p. 89). C'est oublier un petit «détail»: l'œuvre, à laquelle Marx a effectivement et très consciemment sacrifié ses conditions d'existence et celles de sa famille. S'il avait géré, à la place de Freiligrath, la succursale de la Banque générale suisse ou, comme d'autres, enseigné l'allemand dans quelque collège, il n'aurait pu passer ses journées à dévorer les collections du British Museum et n'aurait certainement pas écrit le *Capital*. Faut-il le regretter?

Genève

Marc Vuilleumier

PETER B. WAITE, *Canada 1874-1896. Arduous Destiny*. Toronto/Montreal, McClelland and Stewart, 1971. XII, 340 p., ill. (The Canadian Centenary Series, 13.)

UDO SAUTTER, *Geschichte Kanadas. Das Werden einer Nation*. Mit statistischem Anhang von B. P. NOLAN. Stuttgart, Kröner, 1972. 317 S., Tab. (Kröners Taschenausgabe, Bd. 432.)

Der vorliegende Band von Peter B. Waite ist der dreizehnte der «Canadian Centenary Series», einer achtzehnbändigen Gesamtdarstellung der kanadischen Geschichte, die auf das hundertjährige Jubiläum der Konföderation 1967 projiziert wurde.

Die Darstellung setzt ein mit dem Jahre 1873, als die erste konservative Administration unter Sir John A. Macdonald mit der Aufnahme von Prince Edward Island das grosse Werk der Konföderation zu einem